



Depuis janvier 2014, des conservateurs-restaurateurs d'œuvres d'art sont formés à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. L'objectif : préserver le patrimoine artistique matériel congolais et réparer les outrages du temps, les attaques d'insectes ou les ravages de l'humidité. Malgré une large « déportation » des œuvres d'art du pays dans nos musées européens et dans les collections privées, il reste sur place de nombreux spécimens de haute valeur en train de déperir. Telle une goutte d'eau dans le fleuve Congo, le travail de ces futurs conservateurs-restaurateurs serait pourtant d'utilité publique. Si on leur en donne les moyens.

PANSEURS DE PATRIMOINE

Texte
NATHALIE COBBAUT
Illustrations
AMINA BOUJILA

Je me souviens de la première fois où j'ai entendu parler de la création d'une licence en conservation-restauration d'œuvres d'art en République démocratique du Congo (RDC). C'était en 2012 à Bruxelles, au cours d'un apéro sur la place Van Meenen. Un de mes amis, Georges Dewispelære, annonçait son départ prochain pour l'Afrique. Responsable de l'atelier de conservation-restauration de l'Ensav-La Cambre, il s'y rendait à la demande de Caroline Mierop, sa directrice, afin de prendre les premiers contacts avec l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa (ABA).

Son expertise est précieuse : Georges est un des seuls spécialistes belges en restauration de sculptures africaines en bois polychrome. Il est emballé par le projet, même s'il sait que la tâche ne sera pas facile : l'ambition est de former des médecins du patrimoine en Afrique et de mettre sur pied un enseignement qui sera géré à terme par les seuls Congolais. Le but ? Créer les conditions d'une politique visant à prendre soin du patrimoine artistique du pays, riche de masques, fétiches, statues, parures, bijoux et de bien d'autres artefacts liés aux cultes, aux rites d'initiation, à l'exercice du pouvoir ou tout simplement à la vie quotidienne.

Régulièrement, Georges me reparlera de cette licence qui, d'ébauche, se précisera à chaque voyage. Il se rend deux fois l'an à Kinshasa et il prend une part très active à la mise sur pied de cette formation. Grâce aux accords de coopération entre Wallonie Bruxelles International et le gouvernement congolais, un programme de cours en trois ans est mis sur pied. Une pré-licence, avec des cours de chimie, conservation préventive, photographie, théorie et éthique de la conservation-restauration, ainsi qu'une approche des deux matériaux retenus pour cette formation, le bois et la céramique. La première licence s'attache quant à elle aux méthodes et aux produits utilisés pour la restauration et s'oriente déjà vers la pratique, avec un stage d'un mois à l'Institut des musées nationaux du Congo (IMNC). La deuxième licence se poursuit avec une approche muséale, de l'archéologie, de la climatologie, des séminaires, de nouveaux stages pratiques et un mémoire de fin d'études.

La première promotion

Un examen d'entrée est organisé fin 2013. Dès janvier de l'année suivante, les premiers étudiants entament la pré-licence. Ils sont dix à tenter l'aventure.

Depuis la Belgique, Georges me raconte l'aménagement progressif mais lent du local pour les

exercices de restauration qu'il supervise avec Adeline Beuken. Installée avec son mari à Kinshasa, cette Belge spécialiste de la céramique, diplômée de La Cambre et de l'Université Senghor (Égypte), s'est largement investie dans ce programme, même si elle n'en est plus la responsable aujourd'hui. Georges évoque aussi le projet d'un nouveau musée national à Kinshasa, un projet d'envergure que supervise le directeur de l'Institut des musées du Congo, Joseph Ibongo, et qui pourrait devenir un lieu tout indiqué pour permettre aux futurs diplômés d'exercer leurs compétences. Durant l'été 2015, un stage d'un mois est d'ailleurs organisé dans les réserves de l'actuel musée national, en compagnie de deux étudiantes de La Cambre venues rejoindre leurs homologues congolais. Georges me parle aussi des mémoires de fin d'études, pour lesquels le matériel informatique et les connexions internet pour les travaux de recherche manquent cruellement.

Alors que les premiers étudiants sortants devraient décrocher leur diplôme d'ici quelques mois, je décide de me glisser dans les bagages de Georges et de lui emboîter le pas, lors d'un de ses séjours dans la capitale de la RDC. Il s'y rend à chaque fois pour une dizaine de jours où il donne de manière concentrée les cours théoriques et pratiques de conservation-restauration des œuvres en bois. L'objectif de mon voyage : me rendre compte sur place des conditions dans lesquelles se déroule cette formation et rencontrer les protagonistes de cette aventure pédagogique, avec une attention particulière aux perspectives pour ces étudiants en passe de devenir les premiers conservateurs-restaurateurs d'Afrique centrale, voire d'Afrique. Car il n'existe nulle part sur le continent de licence comparable. Seule l'École du patrimoine africain (EPA) à Porto-Novo au Bénin présente cette ambition, mais en se consacrant exclusivement à l'aménagement des musées.

Un joyeux bordel

Kinshasa. Arrivée un samedi soir de novembre, dans le terminal de l'aéroport de N'Djili flambant neuf. Le taxi commandé m'attend avec la pancarte : Mme Kobo. Me voilà rebaptisée à la congolaise. Derrière les vitres de la voiture climatisée qui remonte le boulevard Lumumba, je vois défiler des quartiers pauvres mais animés, où fourmille une population jeune, vivante, en boubous ravissants ou sapés comme des princes. J'entends la très reconnaissable rumba congolaise quand j'abaisse la vitre pour humer l'ambiance et je vois, le long de la route, des tables et des chaises en plastique où sont attablés des buveurs de Primus. Le temps est lourd et le ciel rayé d'éclairs, mais il ne pleut pas. Après trois minutes de conversation, Céleste, le

chauffeur, me propose d'investir dans un petit lopin de terre qu'il possède dans son village, à quelques heures de la capitale.

Quand j'arrive à l'hôtel Invest de presse, situé juste à côté de la Radio Télévision Nationale Congolaise gardée en permanence par des hommes armés, Georges m'attend à la réception. Après un dimanche d'exploration en ville, où nous nous déplaçons en Uber local (pas besoin de GSM, ni d'appli, tu attends le long de la route, les voitures s'arrêtent et t'embarquent moyennant quelques centaines de francs congolais), les cours de Georges à l'académie reprennent le lundi matin.

Pour rejoindre l'école, nous marchons une vingtaine de minutes le long de l'avenue du 24 Novembre. Chaussée à quatre bandes, bondée de voitures klaxonnant de manière tonitrueuse, de mini-bus, de camionnettes rouillées dont débordent les passagers entassés. Sur les trottoirs, des passants aux physiques pluriels, très souriants, beaucoup d'écoliers en uniforme, des vendeurs de tout qui portent leurs trésors sur leur tête, comme ce garçon avec sa pile de cartons d'œufs qui s'élève très haut au-dessus de son crâne. Des œufs durs qu'il vend à la pièce 500 francs congolais, soit 0,5 euro. Des balayeurs, chaque jour, refoulent vers les bas-côtés le sable qui s'accumule sur les bandes de circulation. On aperçoit aussi des bâtiments à l'architecture coloniale, reconvertis en églises, en pharmacies ou en universités. Un spectacle au sein duquel il nous est difficile de passer inaperçus : Georges et moi sommes les seuls Blancs dans la foule.

Socrate, Bienvenue, «Papa» et les autres

L'arrivée sur le campus de l'Académie des Beaux-Arts rompt singulièrement avec l'agitation de l'avenue. Dès que l'on franchit le mur d'enceinte de l'école, rehaussé de fresques aux couleurs chaudes, on pénètre dans un grand jardin où règne une ambiance décontractée, un fourmillement souple et enthousiaste de nombreux jeunes en transition entre deux cours, cahiers, laptop et GSM à la main. Les étudiants écoutent religieusement les professeurs dans des salles de classe très peuplées. Si le temps le permet, certains cours sont donnés sur la pelouse. Apprentis sculpteurs, céramistes, peintres, architectes d'intérieur, graphistes... viennent apprendre le métier qu'ils exerceront plus tard dans des ateliers, espérant décrocher des commandes, des expos, ici, ailleurs en Afrique et peut-être même en Europe. Ils sont 1 500 étudiants sur ce campus qui compte une école secondaire et des cours de l'enseignement supérieur (graduats et licences). Parmi eux, presque la moitié de

filles, alors qu'il y quarante ans, elles étaient huit pour 200 garçons.

Quand nous arrivons dans la salle de cours dans le grand bâtiment, à 10 h tapantes, il n'y a pas d'électricité dans le local et donc pas d'air conditionné. Georges ouvre les battants de la grande porte pour laisser entrer la lumière. On attend les quatre étudiants de première licence pour le cours théorique : Colette, Socrate, Bienvenue et Jean-Pierre, dit «Papa» car il est le doyen. Ils sont en retard à cause de la pluie lourde et continue tombée durant la nuit. Hors des grands axes asphaltés, les routes en terre deviennent vite impraticables. Patient et bienveillant, Georges entame finalement son cours qui porte sur les mesures préventives contre les attaques biologiques en Afrique : «*En ce qui concerne la conception des musées, il faut utiliser des matériaux qui résistent aux insectes xylophages (qui se nourrissent de bois, NDLR), tels l'acier, le béton, la brique... Pour les rayonnages, du métal... Si l'on utilise du bois, il faut qu'il soit résistant aux attaques de termites, très répandues sur le sol africain.*»

Malgré l'existence d'un syllabus, les étudiants notent au mot à mot et se concertent fréquemment sur l'orthographe de tel ou tel terme technique ou symbole chimique. Ils posent également des questions, pour être sûrs d'avoir compris les explications de celui qu'ils appellent Monsieur Georges.

Le fils-maison

Avant le début des cours, nous sommes allés saluer le directeur de l'académie, Patrick Missassi. Le DG, comme tout le monde le surnomme sur le campus, est évidemment un des grands défenseurs de ce nouveau programme.

*Derrière les murs du laboratoire
du musée, des objets à restaurer
s'entassent dans un capharnaüm
indescriptible.*

Lors de sa venue en mai 2015 en Belgique, je l'avais rencontré pour une première prise de contact. Il m'avait parlé de l'histoire de l'Académie, créée en 1943 en province, à Gombé-Matadi, par un missionnaire belge. Déménagée à Kinshasa en 1949, l'école Saint-Luc est rebaptisée académie des Beaux-Arts en 1957. Il m'avait aussi expliqué comment il était devenu DG : «*Quand j'ai été nommé en 2012 comme directeur, l'académie traversait une grave crise. Les étudiants s'indignaient*

parce que leur école était devenue une poubelle, les enseignements mal donnés et le campus mal tenu. Ils s'insurgeaient contre le comité de gestion qui ne gérait plus rien du tout. À l'époque, j'étais professeur et responsable de la section "Arts graphiques". Mon nom est revenu à plusieurs reprises aux oreilles du ministre dont dépend l'académie. J'ai exposé mes idées pour revaloriser cette institution qui, du temps de Mobutu, était un lieu artistique et touristique reconnu. Je connais cette école par cœur puisque j'y ai fait toutes mes études, secondaires et supérieures, et que j'y travaille depuis des années, d'où le surnom fils-maison. En même temps je me demandais dans quelle aventure je m'embarquais, si j'allais pouvoir continuer mes activités d'architecte d'intérieur.»

Ces étudiants sont en passe de devenir les premiers conservateurs-restaurateurs d'Afrique centrale, voire d'Afrique. Car il n'existe nulle part sur le continent de licence comparable.

Grâce à sa persuasion et sa vision, Patrick Missassi est nommé Directeur Général et, ayant réussi à calmer les plus jeunes et à mettre dans sa poche les anciens, il remet en état le campus de l'ABA: «Les petits bars et la musique qu'ils diffusaient tout au long de la journée, gênant les enseignements, ont disparu. On a réhabilité le parc, repeint les bâtiments, climatisé les salles de cours. J'avais également l'ambition de réformer les études, d'amener la modernité dans les courants artistiques enseignés...» C'est dans le cadre de ces réformes que les échanges se sont noués avec La Cambre pour que la conservation-restauration rejoigne le département des arts plastiques de l'ABA.

De la théorie à la pratique

Après une matinée studieuse et un détour par la cafétéria du campus «Le Cordon bleu», où nous mangeons un œuf dur, descendu de la tête d'un de ces petits vendeurs, et sirotons une grenadine régressive dans sa bouteille en verre épais, direction le local du département conservation-restauration où tous les étudiants sont réunis pour les travaux pratiques.

Pendant les quinze jours de son séjour, Georges prodiguera aux étudiants de première et seconde licence ses conseils pour la restauration des œuvres en

bois. Adeline, qui supervise les restaurations en céramique, n'est pas là: ses enfants sont malades. Georges prendra le relais. Drôle d'aréopage que ces onze étudiants dont les âges s'étalent de 30 à 60 ans. Colette, Socrate, Bienvenue et Jean-Pierre, les étudiants de ce matin, et puis ceux de seconde licence – Franck, Hervé, Rémy, Hassan, Odon, Tite et Guy. Une femme et dix hommes. Beaucoup sont artistes de formation, tous déjà dans la vie active, venus se former pour ajouter une corde à leur arc. Ils m'ont expliqué leurs trajectoires et leurs aspirations: chacun a la conviction d'être en train de se former à un métier d'utilité publique.

Cette semaine est un peu spéciale. Jeudi, toute la classe se transportera sur le Mont Ngaliema, à l'IMNC qui abrite l'administration des musées du Congo et le musée national. Au programme, un exposé de Tite et Hervé sur le stage de cet été passé dans les réserves de l'Institut et la remise officielle aux fonctionnaires du musée des premières pièces prélevées dans ces réserves et restaurées par les étudiants de seconde licence. Des masques rituels ou festifs en bois, des objets fonctionnels en céramique, fragilisés, abîmés, ébréchés. Dans l'atelier, Georges rappelle les bases pour la retouche, la recherche des pigments et leur mélange pour approcher au plus près de la teinte d'origine de la pièce. Il montre comment mélanger les pigments avec un vernis à retoucher acrylique et le travail en pointillés, par couches successives. Il passe de l'un à l'autre, corrige, rectifie. Tous écoutent, s'appliquent, s'entraident. Il reste trois jours pour terminer les restaurations.

À l'une des tables, Franck termine le travail sur un masque burlesque provenant de la tribu Pende, une des 450 ethnies présentes en RDC. «Ce masque est utilisé dans les cérémonies, pour égayer les spectateurs avant l'arrivée des danseurs. Il a été abîmé par les insectes et par de mauvaises conditions de conservation, puis consolidé avec des fibres végétales. La barbe en raphia et le petit bonnet qui accompagnent ce type de masque sont manquants. Lors de la restauration, il ne faut pas inventer ou revenir en arrière mais préserver l'authenticité de la pièce.» Après avoir nettoyé le masque avec des solvants, Franck a procédé à des consolidations de la structure de manière parcimonieuse. Pour la retouche, il a fallu choisir les bons pigments pour respecter la matité de la couche picturale. Céramiste de formation, il a pourtant choisi le bois «car le patrimoine africain compte beaucoup d'œuvres dans ce matériau. Cela m'a décidé».

Pendant ce temps-là, les premières licences font des exercices de bouchage. Georges explique: «On expérimente différents matériaux pour combler les



fissures et autres faiblesses du bois. Des sciures de calibre différents, des microbilles de verres, mélangées à de la colle vinylique, puis appliquées en couches successives pour consolider la structure et arriver à une finition la plus proche de l'objet à restaurer. Colette, qui travaille au laboratoire de l'IMNC, vient se former à ces techniques: «Avec Nicole Gesché-Koning qui nous donne cours d'éthique de la restauration et vient de l'ULB, nous avons appris les principes à la base des techniques modernes, à savoir que l'on doit intervenir seulement sur la matière, sans interpréter les intentions de l'artiste, ni se substituer à lui. Très important aussi, tout acte de restauration doit être réversible au cas où une meilleure technique apparaîtrait dans quelques années. Si l'on applique ces préceptes dans nos musées, notre travail va beaucoup changer.»

Une cérémonie protocolaire

Jeudi 3 décembre. C'est l'effervescence avant le départ pour le musée national. Francine Mava, professeur de céramique, diplômée de l'EPA en conservation préventive et coordinatrice du département conservation-restauration, veille à l'organisation pratique des activités. Elle a réservé le bus de l'académie pour le déplacement, invité des étudiants d'autres sections et prévenu l'IMNC de l'horaire pour la cérémonie. Les étudiants du département ont les traits tendus tandis qu'ils emballent les pièces pour leur transport. Hervé et Tite relisent leurs fiches pour la présentation du stage. Le signal du départ est donné. On traverse une bonne partie de Kinshasa jusqu'au nord-ouest de la capitale et ce fameux Mont Ngaliema, ancienne résidence du Maréchal Mobutu, qu'il faut gravir pour arriver à l'IMNC.

Sur l'aire de parking, dont la vue donne sur le fleuve Congo et la ville de Brazzaville sur l'autre rive, la statue du roi Léopold II sur son cheval (à l'identique de celle de la Place du Trône à Bruxelles), une autre statue d'Albert I^{er}, ainsi qu'un bas-relief représentant des Congolais au travail, sont tous trois installés dans la verdure. Jadis trônant dans les rues de Kinshasa, ils sont désormais plus discrètement exposés sur le Mont Ngaliema. Nous croisons également des dizaines d'écoliers en uniforme venus découvrir leur patrimoine et qui s'égayent après la visite de la salle d'exposition Joseph Cornet (du nom du dernier directeur belge des musées du Congo). Cette salle où environ 1 000 pièces sont présentées selon une muséologie plutôt sommaire a été aménagée en 2010 avec l'aide des Belges du Musée royal d'Afrique Centrale (MRAC), le musée de Tervuren comme on a l'habitude de l'appeler. Pourtant, dans les réserves du Mont Ngaliema, d'innombrables trésors sont entreposés dans des hangars qui servaient

au matériel de l'intendance présidentielle. Patrimoine culturel matériel (masques, statues, fétiches, instruments de musique, lances, vêtements, bijoux, objets usuels...) et immatériel (1 000 heures d'enregistrement de musiques traditionnelles, légendes, contes...) y sont «conservés» de manière très précaire, à la merci de l'humidité, de la poussière, des insectes et autres nuisances.

Dans une pièce inappropriée pour accueillir près de quarante personnes, on attend Joseph Ibongo, le DG de l'IMNC. Dès son arrivée, les discours s'enchaînent, solennels, remerciant La Cambre pour la collaboration avec l'Académie de Kinshasa, vantant les mérites de la conservation-restauration, tout en reconnaissant que les réserves de l'INMC sont loin d'être exemplaires. L'exposé d'Hervé sur le stage de l'été 2015 révèle l'ampleur de la tâche: «Les étudiants ont travaillé dans les réserves A et E, se sont attelés à l'étiquetage des objets et leur photographie pour ensuite passer au nettoyage des étagères et leur traitement. Un constat d'état des pièces a été dressé, puis un dépoussiérage indispensable a été effectué. Des tentures ont été placées pour isoler les étagères traitées des autres.» Le stage a été très profitable pour tous les étudiants, mais seuls 0,28 % des 45 000 pièces ont pu ainsi être traitées. Après les exposés, la remise officielle des œuvres restaurées se déroule là aussi suivant un cérémonial très formel: l'inscription du numéro d'inventaire dans le registre, l'examen de chaque pièce et ensuite leur remise à leur emplacement d'origine, sur des étagères couvertes de poussière, piquées de rouille et visitées par les termites. Un coup d'œil sur le laboratoire du musée où s'entassent des objets à restaurer dans un capharnaüm indescriptible en dit long... Une vision qui pince un peu le cœur au vu du travail consciencieux effectué par les étudiants.

*Les étudiants m'ont expliqué
leurs trajectoires
et leurs aspirations: chacun
a la conviction d'être en train
de se former à un métier
d'utilité publique.*

Quel prix d'entrée?

Avant de reprendre la route de l'académie, Joseph Ibongo me reçoit longuement afin de m'entretenir du nouveau projet de musée dont on parle dans le pays depuis 2012. Un projet pour lequel les Coréens du

Sud ont signé une donation de dix millions de dollars. «Un don pour permettre aux Congolais de mettre en valeur leur patrimoine artistique que les Coréens du Sud apprécient beaucoup», m'explique Joseph Ibongo. Sans contrepartie? Dans un article du journal congolais *Le Potentiel* annonçant le futur musée, un lien de causalité est établi entre les travaux d'aménagement du port en eau profonde de Banana, à l'embouchure du fleuve Congo, pris en charge par les Coréens et estimés à 474 millions de dollars, et l'investissement de la KOICA (Agence coréenne de coopération internationale) dans l'amélioration du bien-être des Congolais. «De quoi susciter l'admiration et l'amitié sincère du peuple congolais», conclut le journaliste du *Potentiel*.

Le Plan directeur du musée repose sur le bureau du Directeur Général de l'IMNC. Il a été élaboré par une équipe sud-coréenne, composée de spécialistes issus des milieux universitaires qui ont travaillé avec les Congolais: «Nous sommes convaincus que les musées sont des lieux d'identité et que le Congo a besoin de faire connaître et de partager son histoire et sa culture pour permettre à l'Afrique de se construire. Nous avons des musées en province à Lubumbashi, Kananga, Butembo, Mdnabaka, Boma, Kikwit. Nous projetons l'ouverture de nouveaux musées de proximité. Mais nous manquons de moyens pour la conservation des pièces, de locaux adaptés, de fonds pour la recherche. Le nouveau musée national, grâce à nos amis sud-coréens, sera vraiment moderne, interactif, valorisera le patrimoine matériel et immatériel. Comme c'est le cas ici au Mont Ngaliema, nous envisageons de créer un vaste programme de visites pour tous les écoliers du pays. Pour financer le fonctionnement du musée, nous installerons une salle polyvalente pour des conférences, des restaurants et d'autres services payants.»

Les débuts des travaux de ce musée sont prévus pour ce premier trimestre 2016 et seront pris en charge par une firme elle aussi sud-coréenne. Les 45 000 pièces des réserves actuelles de l'IMNC ne pourront pas toutes être exposées et conservées dans le nouveau musée: les œuvres les moins «périssables» comme celles en pierre resteront au Mont Ngaliema. Pour ce qui est du patrimoine artistique congolais éparpillé aux quatre coins de la planète (voir encadré «L'art congolais de retour au pays? »), Joseph Ibongo a déjà fait le voyage jusqu'à Vienne pour récupérer des objets dérobés à Kinshasa et figurant dans une vente aux enchères. Quant aux nombreuses pièces qui séjournent au musée de Tervuren, il se dit confiant de pouvoir obtenir des accords, une fois le nouveau

musée en place: «Le moment viendra où il faudra aborder froidement ces questions.»

Ce jeudi soir, après cette journée qui restera gravée dans le parcours de ces apprentis conservateurs-restaurateurs, virée au cœur du quartier Lingwala, dans un de ces bars kinoïses aux mêmes chaises en plastique entr'aperçues lors de mon arrivée. Vin rouge additionné de XXL, la boisson énergisante locale, brochettes de cigales et poulet au piment cuit dans des feuilles de bananier. On fête les premières œuvres d'art restaurées sur le sol congolais par des Congolais. Que deviendront-ils, Colette, Socrate, Bienvenue, Jean-Pierre dit «Papa», Franck, Hervé, Rémy, Hassan, Odon, Tite et Guy? Seront-ils les premiers conservateurs-restaurateurs engagés pour s'occuper du tout nouveau musée national de la RDC? Seront-ils retenus comme professeurs à l'académie pour permettre à cette licence de conservation-restauration de voler de ses propres ailes? Autant de questions qui sont à la mesure des enjeux qui se posent dans un pays traversé de contradictions liées aux richesses immenses du Congo et à l'extrême pauvreté de son peuple. La culture serait-elle donc la dernière des priorités? Gardons-nous pourtant de donner des leçons: il pleut dans nos musées fédéraux.

Nathalie Cobbaut

L'ART CONGOLAIS DE RETOUR AU PAYS?

De l'avis de nombreux spécialistes en matière d'art africain, le Congo fait partie de ces zones qui ont été vidées de leur contenu artistique ancien. Des études de l'Unesco montrent en effet que 95 % de la production ethnographique africaine a quitté le continent pour l'Europe, ses musées, ses collections privées. La traite négrière, puis la colonisation, expliquent en grande partie l'évaporation de ce patrimoine. Qu'il ait été détruit, pillé ou vendu.

Dans un document publié en 2000 par la section ethnographique du MRAC, intitulé « Congo-Tervuren : aller-retour », l'auteur, Boris Wastiau, retrace les différentes sources d'« approvisionnement » d'un musée tel que celui de Tervuren : il parle des objets d'art collectés par les agents coloniaux. Des collectes notamment ordonnées par le roi Léopold II « qui souhaitait fixer des tarifs pour l'acquisition d'objets dans "son" Congo », mais aussi issues de saisies effectuées en cas de litiges ou d'affaires de sorcellerie. Autres « fournisseurs » : les forces armées coloniales lors de faits d'armes sur le territoire, les missionnaires à l'origine d'importantes collections

et également des donateurs, anciens coloniaux et leurs descendants. Enfin, les marchands et les collectionneurs qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, étaient plutôt commerçants de « curiosités » pour devenir, à partir de 1950, de véritables marchands d'antiquités dont la cote n'a fait que grimper.

Les trafics d'œuvres ont également gonflé un marché de l'art de plus en plus friand de ces denrées rares. Trafics parfois même alimentés par des conservateurs de musées africains. Pour le galeriste Patrick Mestdagh, installé dans le quartier du Sablon à Bruxelles et marchand d'œuvres des continents non européens, « la création d'un musée comme le Quai Branly a créé un véritable appel d'air auprès des particuliers et des collectionneurs. La demande est forte par rapport à l'offre. À l'égard des trafics, le démantèlement de la cellule spécialisée "Trafic d'œuvres d'art" au sein de la Police fédérale belge n'est pas un très bon signal, mais la globalisation et Internet permettent d'assainir le marché. De toute façon, avoir une demande de restitution pour une pièce volée n'est pas la meilleure carte de visite... »

Selon Guido Gryseels, directeur du Musée de Tervuren, « il reste malgré tout beaucoup de chefs-d'œuvre dans les musées et les réserves de RDC. Nous voulons bien apporter notre aide pour préserver le patrimoine qui est encore sur place. Une de nos conservatrices va d'ailleurs partir à Kinshasa pour des formations dans le cadre de la licence conservation-restauration ». Pour ce qui est des pièces de Tervuren, il fait remarquer que tout est mis en œuvre pour qu'elles soient visibles par le plus grand nombre, que ce soit dans le cadre du nouveau musée qui est en préparation ici à Bruxelles, mais aussi via des prêts très fréquents à des musées étrangers. Quant à la possibilité de retour de pièces au Congo, comme ça a déjà été le cas au cours des années 1970, « dans l'état actuel des collections congolaises, c'est totalement irréaliste. S'il y a une bonne infrastructure, avec de bonnes conditions de conservation, alors on pourra songer à un retour de doubles, à des expositions itinérantes, pourquoi pas à un co-management ».



UN ROMAN

Alors que le *Congo* de David Van Reybrouck brossait l'histoire mouvementée de cette contrée dès avant la colonisation, *Congo Inc. : Le testament de Bismarck* de In Koli Jean Bofane, auteur congolais, plante le décor à Kinshasa et appréhende le Congo contemporain et son règne de la débrouille, en donnant à la ville un air de Far West tropical. In Koli Jean Bofane, *Congo Inc. : Le testament de Bismarck*, Actes Sud, 2014.



DEUX MUSÉES

Les travaux du musée national de RDC devraient débuter au printemps de cette année sur le site Tembe na Tembe, dans le quartier du Palais du peuple, Boulevard Triomphal. À visiter dès qu'il sera accessible... Le musée royal de l'Afrique centrale est quant à lui en plein travaux et devrait rouvrir ses portes à Tervuren à l'automne 2017, avec une nouvelle présentation des collections et un nouveau pavillon d'accueil relié par un couloir souterrain aux bâtiments restaurés. Plus d'infos sur africamuseum.be.



UNE EXPOSITION

Chefs d'œuvre d'Afrique se tient jusqu'en juin 2016 au très renommé musée Dapper, à Paris. L'exposition a été conçue en hommage au fondateur de ce musée, Michel Leveau, décédé sur l'île de Gorée (Sénégal), alors qu'il y mettait en place la première édition de l'exposition *Dapper hors les murs* pour les jeunes générations africaines. L'expo en cours réunit 130 pièces majeures sélectionnées à partir du Fonds Dapper et permet aux visiteurs d'appréhender les grands principes des arts traditionnels africains, tant en termes d'esthétique qu'à l'égard des rites qu'ils véhiculent. Plus d'infos sur dapper.fr.

Fonds pour
le journalisme

Cet article a pu être réalisé grâce au soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

45 000

C'est le nombre de pièces dans les réserves du musée national du Mont Ngaliema. Elles sont le résultat de récoltes qui se sont notamment déroulées dans les années 1970. Parmi elles, quelque 700 pièces restituées par le musée de Tervuren entre 1976 et 1982. Enfin, ce qu'il en reste, car les réserves ont été l'objet de pillages, notamment à la fin du règne de Mobutu.

15 000

C'est la superficie, en m², que devrait avoir le nouveau musée national de RDC pour accueillir une partie des collections du Mont Ngaliema. Les travaux sont annoncés depuis près de trois ans et devraient débuter avant l'été 2016.

7 + 4 + 1 = 12

Sept étudiants finalistes, quatre en première licence et un seul inscrit en pré-licence, soit douze médecins du patrimoine congolais formés aux techniques modernes de conservation-restauration. Un pas timide pour permettre de sauvegarder et valoriser des merveilles en péril.

« Ma semaine sur le campus s'est déroulée dans le calme et la décontraction qui caractérisent bon nombre de Congolais, malgré des difficultés de vie auxquelles nous aurions beaucoup de mal à faire face au quotidien. »

Pour lire l'intégralité du making-of de la journaliste Nathalie Cobbaut, rendez-vous sur notre site (24h01. bel/?p=6151) ou directement ici :

